

MUR 1771

Soixantième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'Automne 1967.

Mes chers Confrères,

Il n'est jamais trop tard pour mal faire. Je viens de l'apprendre à mes dépens. Pour avoir répondu à un appel aux hommes de bonne volonté, me voilà tout contrit.

Un de nos confrères, et non des moindres, déplore ma prise de position, incompatible, à son dire, avec un réel souci d'indépendance. A l'en croire, l'emploi du napalm n'est pas à proscrire inconditionnellement. D'autres hommes, au sens politique aigu, tel P.H. Spaak, sont du même avis. Il y a du napalm civilisateur.

Je m'incline et regrette mon premier mouvement. Libanios l'a dit, non sans raison : « Le second est le bon ».

Je vous félicite, mes chers confrères, de vous être montrés si sages en cette circonstance. J'en excepte les deux douzaines de signataires, aussi écervelés que moi. Certes, parmi eux figure le plus grand nom de nos lettres et d'autres sont fort estimables. Ils ont dû se laisser surprendre et je m'excuse de leur avoir tendu ce piège. Je néglige, comme il se doit, les adhésions spontanées émanant de personnes étrangères à notre corporation, qui n'ont

pas le même souci des responsabilités. L'une d'elles s'est même permis de me dire : « Ce sont des couillons ! ». Quel langage ! Si ce vil vocable remonte au XIII^e siècle, comme le prétend Dauzat, son âge n'excuse pas sa grossièreté. Tant d'incompréhension me navre.

Il ne faut pas confondre prudence et poltronnerie. Mon erreur fut de croire à une adhésion à peu près unanime. Les « *scriptores catholici* » n'avaient-ils pas la caution du pape ? Et les écrivains socialistes ne sont-ils pas des pacifistes par définition ? (J'ignore si les autres partis disposent de cohortes plumitives). Eh oui, mais le pape se trouve à Rome, de ce fait il est aussi intouchable qu'un Kshatriya. Et les socialistes ont devant eux le grand exemple d'un pacifiste belliciste, le grand P.H. Spaak.

La circonspection était donc pleinement justifiée. Nous avons trop de raisons d'être prudents. Centre stratégique fortement étoilé, la Belgique est soumise, de surcroît, aux bienfaits d'une civilisation non moins étoilée. C'est une opération lente mais sûre dont certains individus à vue courte contestent les vertus. Méfions-nous de leurs propos dissolvants, voire dangereux. Prenons modèle sur Stilpon, le philosophe de Mégare, qui, interrogé sur une matière délicate, répondit : « Ne me demande donc pas cela sur la voie publique, animal, attends que nous soyons seuls. »

Me croiriez-vous ? D'autres soucis m'accablent. Des confrères m'attribuent le portrait de Roger Bodart paru dans « Pan », et l'un d'eux m'a même félicité pour l'avoir fait si ressemblant ! Hélas, je n'y suis pour rien. A vrai dire, j'eusse été incapable de broser un tableau aussi poussé et cette « Boîte aux Lettres » me procura plus d'une surprise. Telle la révélation de ce gendre plein de talent et admirateur de son beau-père, lequel lui retourne le compliment. L'heureuse famille ! Que le gendre se dévoue à son tour à la chose littéraire et notre avenir est sauf. Pensez à



notre sort, mes chers confrères, si Roger Bodart venait à disparaître. Il est notre défenseur attitré à l'étranger. Il nous y promène en s'y promenant. Grâce à lui, nos lettres brillent partout, à Menton et ailleurs. Il donne de sa personne et n'oublie pas ses amis. Mais eux non plus ne sont éternels. C'est pourquoi il faut songer à la relève. Une relève sûre, dans la voie tracée. Elle a fait ses preuves. Il importe de préserver cette hiérarchie patiemment édifiée, soutenue par des services distributeurs à la fois équitables, sagaces et délicats. Jamais une aumône n'offense la main tendue. Elle se manifeste plutôt à la manière de ces surprises attendues que prodigue le grand Saint Nicolas. Et comme nous avons gardé le don précieux de l'enfance, elles font notre joie. Cocteau a dit : « Il y a les poètes et les grandes personnes ». Or, poètes, nous le sommes tous. Grâce à ces dispositions heureuses, notre corporation est cette puissance tranquille, exempte de vains remous perturbateurs, où chaque élément se trouve admirablement à sa place.

Ah, si le théâtre pouvait en dire autant ! M. Jacques Huisman s'est vu contraint d'aller jouer « Ruy Blas » à Montréal. Le pauvre homme ! comme dirait Orgon. Qu'eussiez-vous fait à sa place ? Il a beau chercher, les dramaturges continuent à le décevoir et s'il leur fait, de loin en loin, une concession, celle-ci relève de la stratégie commune à tous les responsables, inéluctablement conduits à ménager les chèvres et les choux. Lesquels, en l'occurrence, sont parfois des navets. Au reste, pourquoi sacrifierions-nous plus longtemps à une manière de provincialisme ? N'appartenons-nous pas à la Grande France, qui va de Québec à Tahiti ? Donc, vive « Ruy Blas », encore que, pour ma part, j'eusse préféré « Les deux Orphelines ».

Et n'oublions-pas le « Thyl Ulenspiegel » de Hugo Claus. C'est moins une pièce qu'une idée, due, nous assure-t-on, à l'esprit patriotique de M. Jacques Huisman. Il a sauvé notre honneur, le nôtre et celui de son théâtre, tous les deux nationaux.



Je sens que mon enthousiasme m'emporte. C'est dangereux. Je ne vous néglige pas pour autant, mes chers confrères ; vous, les auteurs obstinés de pièces condamnées à jaunir au fond d'un tiroir. S'il est téméraire de vous annoncer : « Un jour viendra », on peut toujours vous dire sans crainte : « Il se peut qu'un jour vienne ». Que d'illustres exemples vous soutiennent et vous revigorent. Pensons à Musset et à Mérimée. Le grand Goethe ne vit jamais son « Faust » sur une scène. Et seul l'assaisonnement lyrique de Charles Gounod a popularisé le titre du chef d'œuvre.

J'essaie toujours de comprendre tout le monde. Ce n'est pas facile. Trop souvent, quand deux camps s'affrontent, j'ai de la peine à déceler lequel a raison. Montaigne a beau dire : « Je festoye et caresse la vérité en quelque main que je la treuve ». Je ne demande qu'à festoyer. Et à caresser de surcroît. Mais, vraiment, je ne treuve pas toujours.

ROGER AVERMAETE.